

## **Robert Walser en français**

par Marion Graf

Depuis cinq ou six ans, je traduis Robert Walser en français. J'ai traduit six livres pour les éditions Zoé, à Genève. En particulier un ensemble de textes - des proses, mais également des poèmes et des scènes dialoguées – tirés des fameux *Microgrammes*. Actuellement, un septième livre est en préparation: *Poetenleben / Vie de poète*.

En France, si Walser est déjà traduit depuis 1960 (Marthe Robert, spécialiste de Kafka, *Jakob von Gunten*), sa véritable découverte remonte aux années 1980, après son entrée chez Gallimard. Grâce à plusieurs traducteurs, les lecteurs français ont pu se familiariser avec les 4 romans de Walser (et notamment *der Räuber Roman*, dont la traduction, par Jean Launay, a été un événement), des proses brèves de la période berlinoise (*Fritz Kochers Aufsätze, Geschichten...*) et bernoise (*Die Rose*). Les *Promenades avec Robert Walser*, de Carl Seelig, des films et des mises en scène ont contribué à faire connaître Walser d'un cercle toujours plus large de lecteurs conquis et inconditionnels.

En Suisse, dès la fin des années 1990, les éditions Zoé ont entrepris (après la publication des *Felix-Szenen*, traduites par Gilbert Musy en 1989), d'éditer en français, dans le cadre d'une collection spéciale, les petites proses de Walser. Ici encore, l'accueil en France est excellent.

## **Réception**

Tout d'abord, les lecteurs français ont surtout perçu Walser comme un génie guetté par la folie. Dans le sillage peut-être de Hölderlin, Nerval ou Artaud, et de leurs illuminations extralucides et crépusculaires.

Aujourd'hui, grâce notamment au livre capital de Peter Utz, *Danser dans les marges*, traduit chez Zoé et largement diffusé en France, Walser est perçu de façon plus différenciée; comme un écrivain certes fragile, mais qui n'a jamais cédé au délire, à la fois marginal et dialoguant avec son temps et avec la littérature de tous les temps, farouchement libre et indépendant, grand travailleur et professionnel de la plume, puisqu'il a pu en vivre jusqu'à son silence définitif, à l'âge de 55 ans. Le mystérieux phénomène des *Microgrammes*, ces centaines de brouillons au crayon des années 1920, déchiffrés et publiés récemment seulement par Werner Morlang et Bernhard Echte, commence à être mieux compris en France grâce aux publications de Zoé, en particulier un album qui reproduit grandeur nature plusieurs feuillets,

traduits intégralement – un travail d'édition qui a valeur de pionnier, sans équivalent encore pour les lecteurs allemands! Une caractéristique de la réception actuelle de Walser est l'intérêt extraordinaire que suscite cette œuvre dans les milieux des arts plastiques: beauté du geste et de la réalisation micrographiques, certes, mais aussi, puissance visuelle, sensuelle, de l'écriture de Walser, en constant dialogue avec la peinture.

Le lecteur français, aujourd'hui, peut choisir entre plusieurs traductions de certains grands textes de Walser: Greifensee (dont "Le Lac de Greifen!"), Kleist in Thun (dont "Kleist à Thonon!"), *Der Gehülfe* (sous 2 titres différents, *Le Commis*, traduit en France par Bernard Lortholary, et en Suisse, *L'Homme à tout faire*, traduit par Walter Weideli), *Der Spaziergang*... Et chacune de ces traductions, comme il se doit, révèle un pan de l'œuvre. Car la traduction définitive, la traduction parfaite, vous le savez, n'existe pas, et tout traducteur, pressé par les délais et les impératifs de la vie, en fait l'expérience torturante au moment d'envoyer son manuscrit à l'éditeur; avant d'en faire son deuil, en essayant de s'élever jusqu'à un point de vue philosophique.

### **Fraternel Walser**

Avec Robert Walser, le traducteur a la chance de travailler avec un auteur complice:

Ich liebe nie bloss ein Einzelnes: bei mir ist's wo möglich immer ein Mannigfaltiges...

Cette phrase, je crois que n'importe quel traducteur pourrait la faire sienne. Chez Walser, les changements d'identité, les continuels jeux de rôles, le goût de l'hybride, du discontinu, de la polyphonie, et des variations au niveau thématique et stylistique correspondent à ce qu'un traducteur est au fond de lui: une personne qui cherche toujours à dépasser ses limitations personnelles et langagières, qui endosse d'autres identités, ou les découvre et les explore en lui comme autant de potentialités...

Entre tous, c'est peut-être le rôle du serviteur, du commis, du laquais, de l'homme à tout faire, dont Walser a montré toutes les nuances et les ambiguïtés, qui est le plus subtilement conforme au métier de traducteur.

Dans *Poetenleben*, livre qui est chez moi à l'état de chrysalide (où le narrateur de «Marie» rencontre en Frau Bandi une traductrice et son artisanat, qui lui paraissent d'un ennui insurmontable), cette thématique du jeu de rôle est illustrée par le thème de la tenue vestimentaire, du costume et du déguisement, et à chaque fois, en traduisant ces passages, je frémis devant tant de clairvoyance pour définir notre métier!

Il y a le vieux frac noir, avec col raide, dans lequel on habille le serviteur Tobold, et je lis dans cette scène l'embarras, la confusion et la fierté du traducteur au moment où son travail sort de presse:

Der Frack sass mir wie neu, und ich machte mich selber gern glauben, dass ich sehr vorteilhaft darin aussehe. Es war der erste Frack, den ich im Leben trug. Auf seinen Knöpfen stand das gräfliche Wappen.

Et puis, il y a le costume tricolore et farfêlé du marcheur, vert fantastique, blanc délicieux et bleu espoir, qui le rend suspect aux yeux de la maréchassée, et dont une Tante au cœur compatissant souhaite corriger l'apparence; ce qui lui vaut la tirade suivante (j'abrège):

Er passt mir aber herrlich, liebe Tante, (...) sehen Sie, dieser wunderliche Anzug ist ein Stück meines eigensten Wesens, und wenn er nun auch ein wenig närrisch, toll und dumm aussieht, so kann das ja ganz und gar nichts schaden.

Il y a un autre texte, intitulé «Wurzburg», récit de l'arrivée dans une ville étrangère qui est aussi un récit symbolique de la traduction, me semble-t-il: le voyageur porte un costume bariolé:

Es war eine Sorte oder Espesse Anzug, mit dem ich mich in Neapel zu meinem Vorteil hätte sehen lassen können. Im wohldurchdachten, wohlabgemessenen Deutschland schien er jedoch mehr Argwohn als Vertrauen und mehr Ab- als Zuneigung zu erwecken.

Le nouvel arrivant a beau passer chez le barbier et le bottier, sa tenue fait presque scandale dans un restaurant; il finit par rencontrer un collègue écrivain, Dauthenday, qui lui propose de l'aider à s'adapter à son nouvel environnement en l'habillant de pied en cap. Pour convaincre le voyageur d'accepter cette métamorphose, voici le raisonnement que lui tient Dauthenday:

«Niemand braucht Ihnen anzusehen, dass Sie eigentümlich und originell sind, Phantasie besitzen und Geschmack am Ungewöhnlichen haben. Sie werden sonst überall nur falsch beurteilt und bereiten sich mit Ihren Zwanglosigkeiten auf Schritt und Tritt nur Verdruss, was Ihnen unmöglich willkommen sein kann.»  
Indem er so sprach oder gesprochen hatte, reichte er mir der Reihe nach aus seinen Kleiderreichtümern-Ueberflüssen und –Vorräten, aus Schrank und Kommode hervorgezogen, Rock, Hose, Hemd, Weste, Hut und weissen, steifen Kragen, nebst einer der nettesten Schleifen, Binden oder Kravatten dar, wodurch ich mich genötigt sah, alle diese Dinge anzuziehen, und mich derart in einen ganz

ändern und völlig neuen Menschen zu verwandeln. Als die Veränderung und rasche Verwandlung vollzogen war, rief mein Lehrmeister, Freund und freundlicher Gönner aus: «Jetzt sehen Sie sehr gut aus. Und nun kommen Sie. Wir wollen ein wenig spazieren gehen.»

Inutile d'ajouter qu'une fois la métamorphose accomplie, le narrateur et son "traducteur" mènent la grande vie dans les meilleurs bistros et dans la meilleure société de Wurzburg ... jusqu' à ce que le voyageur reprenne son baluchon... pour la capitale. Aspect non négligable et qui ne manque pas de réjouir le traducteur lecteur de ce texte, Walser insiste dans ces pages sur la solidarité des deux écrivains, désargentés, mais généreux jusqu'à la prodigalité. Situation que connaissent tous les traducteurs.

### **Paradoxe du traduire en général et chez Walser en particulier**

Entre le besoin profond d'être singulier et unique, et le besoin tout aussi profond et légitime d'être compris, l'écrivain, le styliste, mais à plus forte raison aussi le traducteur, qui s'efforce d'être aussi original que l'original, mais accessible au lecteur, doit louvoyer. Tout traducteur est confronté de près ou de loin à ce fait incontournable: Un passage obscur, dans un texte original, peut être génial. La moindre obscurité, dans une traduction, est une faute ou une maladresse...

Et puis, tout Walser est là, dans le paradoxe qui surgit entre les deux textes que je viens de vous lire, entre son appartenance revendiquée à la communauté humaine, et sa singularité d'artiste, entre humilité et orgueil; entre normalité presque excessive, et originalité presque excessive.

Prenez les adjectifs de Walser: tant d'adjectifs "plats", usés, peu expressifs, passe-partout: schön, hübsch, zart, süß, artig...

Et des mots abrupts, des néologismes, des diminutifs ou des mots composés comme: *Flattertum*, ou *Emporschauerei*, ou *Ohneweiteresheiten*, et puis, *es frühlingelt*...

Le français, langue plus normée et plus classique que l'allemand, doit s'efforcer de restituer cette dualité du style de Walser; même s'il peine à créer des mots aussi drôles, désinvoltes, légers, nouveaux pour marquer l'élément original, et même s'il répugne à répéter inlassablement hübsch, schön, artig, joli, beau, doux, gentil poli...

## Traduire Walser - exemples

Il arrive que la difficulté ne se limite pas au lexique, mais que la phrase, gigantesque, monstrueuse, rebondissante, capricieuse, dansante, doive être complètement restructurée pour déferler en français avec autant de poésie sautillante qu'en allemand.

Il arrive aussi que le traducteur doive s'avouer battu, et n'ait plus qu'à recourir à des expédients: l'un des textes les plus célèbres de Walser s'appelle "Für die Katz": il y est démontré que tout écrivain écrit "für die Katz", et ce chat insatiable n'est autre que le temps présent, qui dévore et gaspille voracement tout ce qu'on lui jette; alors qu'un écrivain véritable écrit pour autre chose, d'impossible à nommer; et c'est cela, ce qui échappe à la gloutonnerie du chat, qui est immortel. Ce texte extraordinaire repose sur la locution allemande "etwas für die Katz machen", ce qui se dit en français "faire quelque chose pour des prunes". Le chat, chez Walser, a une présence tellement forte, physique, un vrai Raminagobis, que la traduction française ne pouvait en aucun cas métamorphoser ce chat en panier de prunes... si bien qu'en français, le lecteur doit comprendre que l'écrivain écrit, certes, pour DesPrunes, mais que DesPrunes est le nom d'un chat...

Autre difficulté, l'usage ironique des helvétismes: presque à chaque page à l'époque des microgrammes... Je me contente de vous lire un exemple:

Wie Westler nur immer gegen irgend etwas ankämpfen, in diesen und jenen Dingen, in der und der Hinsicht miteinander chären müssen! Chären ist ein Schweizerdeutschwort und bedeutet zanken, uneinig sein. (BG V, 308)

Comme les Occidentaux se battent, pour un oui ou pour un non, comme ils s'empoignent sans cesse pour ceci et cela, et sur tel et tel point! Pour ça, ils en font, des bringues! Faire des bringues est une expression suisse qui signifie se disputer, être en désaccord. (TdC 256)

Voilà qu'ici, j'ai eu de la chance: en Suisse Romande, nous avons un mot pour *chären*... et ce mot, j'ai eu le plaisir de l'apprendre aux Français, comme Walser a enseigné à ses lecteurs allemands le mot *chäre*.

## Conclusion

Du soliloque du traducteur avec les diverses voix qui l'habitent au dialogue silencieux avec son auteur, puis à ses démêlés avec l'éditeur et les éventuels correcteurs, de la question du subventionnement à celle de la réception des auteurs traduits, que de questions psychologiques, linguistiques, économiques, sociologiques, anthropologiques, philosophiques et politiques soulève la traduction!

C'est un peu l'image de l'ammonite et de sa spirale, qui mène du plus intime au plus vaste, qui vous vient à l'esprit.

Ou plus encore, aujourd'hui, l'image qui me vient est celle de l'hospitalité.

Car traduire, c'est pratiquer *l'hospitalité langagière*, selon la belle expression du philosophe Paul Ricœur. C'est ouvrir notre langue à l'autre, à l'altérité radicale, à ce qui peut, ce qui doit, toujours, se dire autrement.

Ouvrir une maison aux traducteurs, comme à Looren, grâce à une initiative privée extraordinairement généreuse et idéaliste, c'est donc pratiquer deux fois l'hospitalité. Alors permettez-moi, pour conclure, de vous dire combien je me réjouis de voir cette maison ouvrir ses portes. Première en son genre en Suisse, elle sera d'abord un lieu d'accueil et de travail, mais il n'est pas interdit de penser qu'elle va aussi donner une visibilité à cette forme d'artisanat européen qu'est la traduction. Qu'elle sera un observatoire précieux, un lieu de rencontres, de concertations, de discussions, de réflexions non seulement entre traducteurs et entre traducteurs et écrivains, mais aussi avec les éditeurs, les instances politiques et culturelles, et qu'elle se trouvera en dialogue et en réseau avec d'autres collèges de traducteurs, à Straelen ou en Arles.

En Suisse, grâce notamment à Pro Helvetia, l'aide à la traduction littéraire est certes une réalité dont nous savons reconnaître la valeur, mais nous manquons gravement d'une politique de la traduction, d'une action à long terme propre à valoriser efficacement cet échange entre les langues et les cultures qui nous constitue en tant qu'Etat, en tant qu'entité politique; à cet égard, vous tomberez d'accord avec moi: aujourd'hui, nous pouvons dire au présent, mais avec une inflexion tout de même optative: heureux le pays dont la langue, c'est la traduction!